

La traduction de *La dernière île*

JOSÉE PENOT

C'EST UN PRIVILÈGE de travailler avec Joël Bonnemaison pendant les cinq années qui furent nécessaires pour mener à bien le projet de traduction et d'adaptation de *La dernière île*. La version américaine de 392 pages, intitulée *The Tree and the Canoe : History and Ethnogeography of Tanna*, parue en novembre 1994 aux presses universitaires d'Hawaï (UH Press) à 3 000 exemplaires sous couverture cartonnée, comprend 10 cartes, 33 illustrations noir et blanc, dont un certain nombre de photographies prises par Joël, et des dessins de Georges Kihm.

Un enjeu de taille

Lorsque Joël Bonnemaison et le Center for Pacific Islands Studies de l'université d'Hawaï me demandèrent de traduire *La dernière île*, il semblait possible de terminer le projet en six mois. Ce n'est qu'après avoir commencé à travailler sur le livre que je m'aperçus de l'enjeu qu'il représentait. Tout d'abord, très peu d'ouvrages scientifiques de langue française sont traduits en langue anglaise : une dizaine par an, m'avait dit Joël. En outre, le texte serait lu, par définition, par des « *poken* » (comme

Joël les appelait), des anglophones du Pacifique sud. Il s'agissait d'une première, nul autre texte français récent n'ayant été publié par UH Press (1). En bref, l'ouvrage serait une représentation symbolique de la France en Océanie...

Si ces mots peuvent paraître un peu désuets à l'heure actuelle, ils ne l'étaient pas il y a dix ans lorsque le projet prit forme. Joël était conscient de son rôle de pionnier, d'avant-poste de la Francophonie et d'intermédiaire entre les deux modèles politico-culturo-linguistiques qui se partagent l'Océanie. Ainsi, pour l'*Atlas des îles et États du Pacifique sud* (écrit conjointement avec Benoît Antheaume), paru en 1988, il avait obtenu la collaboration de plusieurs universitaires anglophones. Il avait passé deux ans à l'Université nationale d'Australie (ANU) et participait souvent à des conférences internationales. C'est dans le département de géographie de l'université d'Hawaï, où il était

1. Plusieurs documents français sur l'Océanie ont été publiés en traduction par University of Hawai'i Press : *A Tree in Bud : The Hawaiian Kingdom, 1889-1893*, par M.G. Bosseront d'Anglade (1987), *Tahitian Society before the Arrival of the Europeans*, par Edmond de Bovis (1980), *Two Voyages to the South Seas*, par Dumont d'Urville (1989), et *Fourteen Years in the Sandwich Islands*, par Charles de Varigny (1981).

venu dire bonjour et où je terminais des études de doctorat, que je l'ai rencontré pour la première fois, au début des années quatre-vingt.

Ma langue maternelle n'est pas l'anglais mais le français, et ce fut une preuve de confiance de la part de Joël Bonnemaïson de me confier ce travail. Le texte traduit vers l'anglais (ou plutôt l'américain) faisait le lien entre plusieurs langues et plusieurs domaines culturels : il convenait de minimiser les pertes de sens de l'un – ou de l'une – à l'autre. De même que Bonnemaïson s'était employé à traduire la Coutume « de l'intérieur », je m'employai, en tant que géographe, à ne pas faire de contresens et, en tant que traductrice, à retrouver le style poétique et lyrique qui donne sa pleine mesure dans *La dernière île*.

Sur le plan logistique, notre « réseau » couvrait plusieurs continents, avec l'auteur tantôt à Paris, tantôt en province et quelquefois à l'étranger, la traductrice à Atlanta, les trois équipes d'édition et de cartographie à Honolulu (UH Press, Center for Pacific Islands Studies, et Manoa Mapworks), et les diverses personnes qui, après avoir lu tout ou partie du manuscrit, firent des suggestions. L'échange de messages et de documents au sein de ce réseau ne ralentit que légèrement l'exécution du projet, grâce à l'usage de la télécopie.

Un long dialogue

Cette traduction donna lieu à l'échange de multiples lettres et télécopies. Je demandai en effet à Joël Bonnemaïson des précisions sur presque toutes les phrases du texte français. Sans faillir, il donna une réponse à mes questions, réflexions et commentaires. Cette démarche lui permit de lire sous un nouvel angle, et très souvent de modifier, la version anglaise au fur et à mesure que je lui en proposai le texte. *The Tree and the Canoe* est donc une version non seulement adaptée, mais revue et corrigée, de *La dernière île*.

Il ajouta à ma demande quelques phrases sur le déterminisme culturel et l'environnement afin de rassurer les géographes américains, très friands de cette question. Il précisa sa pensée sur la question des « moitiés » et remania la conclusion. Il ajouta une page sur « le sentiment géographique », « sentiment que les Américains ne connaissent pas beaucoup, parce que sentiment immatériel », m'écrivit-il.

La « *political correctness* », « PC », n'épargna pas le manuscrit. L'éditeur voulut, dans certains passages, remplacer le mot « hommes » par « êtres humains » ou « personnes ». Il aurait dû à nouveau être consulté, mot par mot. En marge du manuscrit, Joël ne se priva pas d'ajouter un commentaire ironique sur « les mœurs anglo-saxonnes ».

Les dix-neuf chapitres du texte furent remis sur le métier des années durant, sans contrainte de temps (sauf en fin de parcours, pendant l'année précédant la publication). De multiples relectures permirent de donner son rythme au texte. *The Tree and the Canoe* a une voix : celle de Joël. Car il a revu cette version anglaise jusqu'à ce qu'elle lui convienne. Pour certains passages, cela pouvait signifier des dizaines d'heures de travail. Je me souviens notamment d'un chapitre sur l'iléité. Les premiers mots en sont évocateurs : « *C'est le rivage qui définit l'île* ». D'emblée, on se trouve au cœur du sujet. Il admirait les descriptions philosophico-géographiques de Michel Serres et, comme Serres, se considérait paysan de Gascogne. La conclusion débute par une citation de ce philosophe sur la Chine...

Pour Joël Bonnemaïson le style était inséparable du contenu. Il avait compris, bien avant que cela devienne à la mode, que la connaissance passe aussi par la représentation.

Détails

Dans *La dernière île*, Joël cite largement des auteurs anglophones dont il avait librement

traduit les textes au cours de ses recherches plusieurs années auparavant. Bien entendu, il fallut, pour *The Tree and the Canoe*, retrouver ces citations dans la langue d'origine ainsi que leurs sources bibliographiques précises. Joël Bonnemaïson les rechercha dans ses archives à Paris et en province et, pour certaines, dut faire appel à ses amis au Vanuatu. De mon côté, j'exhumai le journal de Georg Forster (1777) de la bibliothèque du musée de l'Homme et celui du capitaine James Cook de la bibliothèque du Pacifique, à l'université d'Hawaï (2).

L'index en fin de livre exigea également quelques efforts. Il fut préparé à l'américaine, c'est-à-dire, paradoxalement, avec du papier et un crayon plutôt qu'avec un ordinateur. À cet effet, chaque paragraphe du texte doit être résumé sous une seule rubrique analytique, et chaque rubrique doit s'imbriquer avec les autres dans une logique implacable. Il faut savoir que les universitaires américains commencent souvent par regarder un livre par la fin, c'est-à-dire par son index. Lorsqu'ils font des recherches documentaires, ce sont certains concepts précis qui les intéressent en premier lieu. Un texte comme *The Tree and the Canoe* peut sembler déroutant à ce genre de lecteur, car on n'y trouve pas un thème d'analyse unique. En fait, *The Tree...* est un ouvrage d'une extraordinaire richesse, fait pour être lu à plusieurs niveaux.

À ce propos, il convient de citer ici l'ouvrage de l'anthropologue américain Lamont Lindstrom, « *Cargo Cul* » : *Strange Stories of Desire from Melanesia and Beyond*, ouvrage qui traite de la généalogie du terme « cargo cult »

2. À l'époque une Française, Renée Heyum, était conservateur de cette « Pacific collection ». Lors de sa disparition quelques années plus tard (1994), Joël publia un témoignage amical à son sujet. À ce jour, Renée Heyum et Joël Bonnemaïson sont les seuls francophones à avoir été associés à l'excellente revue *The Contemporary Pacific*, publiée à Honolulu. Tous deux étaient mes collègues et amis.

en prenant l'exemple de Tanna et qui fut publié en 1993 dans la même collection que *The Tree and the Canoe*. On ne saurait trouver perspectives plus différentes sur le même sujet. Lors de sa parution, Joël me demanda de préparer une note de lecture sur cet ouvrage. L'ironie en paraissait trop énorme aux yeux des lecteurs français, me dit-il. Ma réponse fut qu'il s'agissait d'une méthode particulière au fameux processus de déconstruction. Je ne sais s'il évoqua plus tard cette question avec Monty Lindstrom, qu'il avait connu à Tanna lorsque tous deux y faisaient leur travail de terrain. Mais il décida d'ajouter quelques mots dans la conclusion de *The Tree and the Canoe* : « ... à mon avis, il est plus important de comprendre de l'intérieur la construction "spatio-culturelle" des gens de Tanna que de la "déconstruire" de l'extérieur » (page 323). Joël résume ici les deux approches principales en sciences humaines de cette fin de siècle. Il se situait dans le camp de la connivence, pas dans celui du détachement.

Quant aux cartes, elles furent refaites à la même échelle par l'équipe de Manoa Mapworks, basée à Honolulu. Je préparai à nouveau pour Joël une liste de questions. La toponymie anglo-saxonne fut adoptée, ce qui impliqua un long travail de vérification au sein non seulement des cartes mais du texte. Toutes les cartes concordent entre elles...

La résilience ou l'adaptation au changement

Nous avons souvent évoqué la question du titre anglais. Quelles seraient les métaphores les plus transparentes, les plus efficaces : pierres, hommes-lieux, routes ? En définitive, Joël préféra la métaphore de l'arbre et de la pirogue.

Un peu plus tard je lui suggérai *Isle of Resilience*. Il décida après réflexion que ce titre convenait mieux. Hélas, le premier titre avait déjà été déposé par UH Press à la bibliothèque du Congrès et il était trop tard pour le modi-

fier. *Isle of Resilience* faisait allusion à l'ouvrage de Robert Fletcher sur Vanuatu, *Isles of Illusion : Letters from the South Seas*, publié en 1923. Joël Bonnemaïson parle à plusieurs reprises de Fletcher dans *The Tree and the Canoe*.

Mais le concept de « *resilience* », s'il n'est pas dans le titre, est bien dans le corps de l'ouvrage, et c'est là que se trouve la principale innovation du texte américain. Tel quel, le mot n'existe pas en français. Il signifie adaptation au changement et est utilisé par les biogéographes anglo-saxons.

Tout était parti d'une discussion autour du mot « dernière » dans le titre *La dernière île*. Il me semblait que Tanna n'était pas simplement le dernier témoin d'une glorieuse lignée. Les gens de l'île, au contraire, avaient fait preuve d'une forme de « *resilience* » culturelle depuis le contact avec l'Occident. C'est ce que Joël Bonnemaïson démontrait dans le texte français, sans le dire expressément. Ce nouveau concept intéressa Joël, et il ajouta quelques lignes à ce sujet dans *The Tree and the Canoe* (3).

Le livre paru, Joël me fit parvenir sa carte de visite avec les mots : « *J'ai bien reçu le livre. Il est beau. Je suis très fier. Merci encore. Attendons les réactions* ». Celles dont j'ai eu connaissance ont été chaleureuses. Néanmoins, la plupart des revues de géographie anglo-saxonnes n'ont pas, à ce jour, donné de compte rendu du livre. Ce

manque d'intérêt tient à un phénomène d'isolement culturel bien connu et ne signale pas un rejet du livre en soi (sur ce sujet, voir Penot et Agnew, 1998). De façon plus importante, *The Tree and the Canoe* avance la cause des gens de Tanna, lesquels désiraient tant communiquer leur message à l'Amérique. La chose est désormais faite... Grâce à Joël Bonnemaïson, la « route » de Tanna fait maintenant le tour de la Terre.

BIBLIOGRAPHIE

- Bonnemaïson (J.), 1994. *The Tree and the Canoe : History and Ethnogeography of Tanna*, traduit et adapté par Josée Penot. Collection South Sea Books. University of Hawai Press, Honolulu.
- Penot (J.), Agnew (J.), 1998. « Guest editorial – How cultural boundaries limit intellectual horizons : reflections on the untimely death of Joël Bonnemaïson (1940-1997) ». *Environment and Planning D : Society and Space*, à paraître.

3. « [Tanna] lived through several cultural births, re-inventing its "kastom" and finding it anew, but never abandoning it. Thus, Tanna was able to re-create itself—along different and identical lines. The concept of resilience best characterizes Tannese history and culture » (page 111).